

Je hantais le collège alors, le collège de Tulle, ma ville natale ; e* comme on ne me savait étranger à rien de mon humble patrie, plus d'un concitoyen de marque me laissait l'aborder et l'entretenir. Or, je fus présenté à Jean Rozier, un dimanche, sur le Chemin-Neuf du Trech. Luis'en retournait au Mas-Mazel, sans se presser, et seul, si un poète va jamais seul, la muse, compagne invisible, faisait route avec lui. Jean Rozier me rendit gracieusement le salut, et nous eûmes bientôt fait connaissance, en dépit de nos âges différents : il était peut-être sexagénaire. Il nous dit ses goûts, ses habitudes, ses travaux, ses travaux poétiques surtout. Nous apprîmes ainsi qu'il lisait assidûment la Bible... et Delille. Oui, Jacques Delille, le traducteur des *Gèorgiques*. Lui, l'homme des champs, l'enêleur de rimes, dévorait les hémistiches de l'académicien, peut-être bien sans les comprendre. En vérité, il ne pouvait avoir la main plus malheureuse. « Il pensa me gêner », a dit Lafontaine, parlant de Malherbe. Delille gêna bel et bien Jean Rozier, le tirant de sa voie naturelle pour le faire patauger en pleine littérature savante. Et moi, soucieux en même temps de ne pas mentir et de ne pas froisser, j'osai lui dire, avec force ménagements : « La langue française n'est plus une gueuse fière à qui il faut faire l'aumône malgré « elle » ; elle nage aujourd'hui dans une abondance, si vous le voulez stérile, mais qui n'a que faire d'appoints tardifs... Et puis l'ayant apprise peu ou prou, n'espérez pas trouver grâce devant vos lecteurs. Ecrivain français, tout combattra contre vous. Laissez Delille, prenez Jasmin... » Jean Rozier m'écouta en patience, et puis secoua la tête avec un sourire que j'eus lieu d'interpréter ainsi : « Trop tard ! »

En effet, peu de jours après, parut (chez Détournelle, Tulle, 1852), » *Éloge de l'Agriculture, des animaux et des arbres* plus utiles à la société, par Jean Rozier, agronome et mécanicien, du Mamuzel, ' commune de Tulle. ». Une plaquette de trente-deux pages, envers, sauf, à la fin, une postface de vingt-six lignes en prose, intitulée: « Discours honorifique des paysans. »

¹ « Mamuzel » (Sic.) Jean Rozier devait écrire et prononcer « Mas-Mazel » : (Mamazel) Maison de boucherie, maison ou plutôt ferme des animaux destinés à la boucherie.